

PQ 1275
CS
1832
v. 2

PARIS,
OU
LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.



LA
CHAMBRE DES DEPUTÉS.



D'abord tenez-vous pour avertis que vous ne
trouverez pas ici un seul mot de politique. S'il
vous en faut absolument, si ces longues feuilles,
avec leurs trois colonnes noircies sur leurs
quatre faces, que vous déployez chaque matin,
ne suffisent pas à vos besoins; si vous craignez

PARIS. II. — 2^e ÉDITION.



de passer quelques heures chez vous sans y voir arriver la politique sous la forme d'une visite amicale, ou d'une candidature qui s'humilie, ou d'un pamphlet à domicile, ou d'une souscription patriotique qui sollicite votre offrande, ou d'un mémoire d'ouvrier qui s'excuse d'être pressant, mettez-vous en chemin. Allez à vos plaisirs, à vos affaires, ou suivez, si vous l'aimez mieux, l'instinct nonchalant de votre promenade, et n'ayez souci de chercher la politique. Vous la rencontrerez assez tôt; elle vous heurtera, vous saisira au collet, vous sautera aux yeux, vous entrera de force par les oreilles. L'aboïement enroué du crieur que la révolution a démuselé, l'enseigne dessinée et coloriée qui pend aux fenêtres du marchand d'estampes et dont la vue gratuite pourra bien vous coûter votre montre ou votre mouchoir, la longue affiche du libraire, la chanson du carrefour, jusques aux petits enfants qui demandent du sang en jouant à la fossette, tout cela servira de commentaire à votre texte favori. Car la politique est partout, aux halles, à la Bourse, au théâtre, du rez-de-chaussée jusqu'au toit et surtout dans la loge du portier; hurlant dans les rues, ergotant au Palais, dissertant à l'Académie, s'assoupissant dans un cabinet de lecture, se groupant autour de la marchande de lait, faisant cercle devant la

cheminée du banquier, criant à tue-tête, parlant à voix basse, prenant toutes les formes, embusquée à toutes les issues. Lorsque vous en serez bien étourdi, bien fatigué, bien repu, alors prenez notre livre, sur le frontispice duquel je regrette que l'éditeur ait oublié d'écrire ces mots: « Ici l'on ne parle pas de politique, » c'est-à-dire, ici l'on s'entretient sans se quereller, on se rencontre sans se prendre aux cheveux, on se quitte sans se haïr; et puis encore, chacun cause ici de ce qu'il sait, de ce qu'il comprend.

Un autre avis à vous donner, c'est qu'il n'y aura pas de noms propres dans ce chapitre. J'en suis fâché pour ceux qui aiment les majuscules se détachant de la page imprimée, et attirant aussitôt le regard sur une personnalité offensante ou laudative. Je sais tout le parti qu'on peut tirer de deux ou trois syllabes que l'admiration ou la malignité ont placées dans toutes les bouches. Je sais avec quel bonheur une phrase d'enthousiasme ou de satire se résume par un nom connu. Parmi ces noms, je n'ignore pas lequel va bien à l'épigramme, lequel se trouve tout porté dans un éloge; comment on appelle la loquacité intrépide, comment la mobilité d'opinion, comment l'ambition désappointée qui s'irrite, comment l'ambition satisfaite qui renie ses anciennes fraternités. Et pourtant

pas un mot qui indique un homme ne s'échappera de ma plume.

D'ailleurs n'avez-vous pas le tableau figuratif de la chambre? Là vous trouverez chaque nom, depuis le plus célèbre jusqu'au plus ignoré, enfermé dans son étroit espace, ne tenant pas plus de place sur le papier qu'une boule, de quelque main qu'elle tombe, n'en occupe dans le scrutin. Consultez-le à loisir. Seulement ayez bien soin de lire la note précautionneuse qu'y a mise le rédacteur, pour éviter toutes les réclamations. Car il ne veut pas que son ouvrage soit traité comme un procès-verbal. Cette note donc vous apprend qu'il ne faut rien conclure du nombre des députés rangés dans le côté droit, et même dans le centre droit. La plupart s'y sont jetés faute d'autres sièges. Sur ces bancs, veufs de ceux qui les ont foulés jadis, on ne s'assoit que pour ne pas rester debout, de mauvaise grâce, en protestant de son mieux, en faisant des signes d'intelligence à ses amis dont on est séparé par toute la largeur de l'arène, par toute la ligne des huissiers. Le camp des vaincus est pestilentiel.

Or la résolution étant prise de n'aborder aucune question politique et de ne nommer personne, on demandera ce que vient faire ici la Chambre des Députés, portion remuante de la trinité lé-

gisative, centre de toutes les discussions, foyer où les passions s'allument, sol brûlant dont la chaleur est en même temps féconde et meurtrière pour les réputations. Je répondrai que la Chambre des Députés appartient au tableau de Paris, comme monument d'abord, puis comme réunion d'hommes, comme spectacle enfin; qu'à ces titres divers les arts, la morale, la curiosité même, ont chez elle droit d'entrée, d'observation, et, s'il y a lieu, de critique, sans être obligés d'adopter une couleur, d'apprendre un mot de ralliement, de choisir un côté pour se placer. Les partis se dessinent sur les gradins, ils se mêlent dans les tribunes.

Pour commencer donc, lorsque vous arrivez de la place Louis XV, ou Louis XVI, ou de la Concorde, ou de la Révolution, car l'émeute ne s'est pas prononcée là-dessus, vous trouvez au bout du pont que surchargent douze grands hommes, une façade postiche, placée au derrière d'un édifice, façade de style antique comme tous les monuments modernes. Au pied des degrés, deux statues de femmes sont debout, quatre hommes sont assis, tournant le dos au monument. Vous appellerez les femmes la Justice et la Sagesse, la Modération et la Fermeté, la Force et la Prudence, l'Action et la Résistance, comme vous voudrez; ce sont bagatelles de la porte.

Les hommes, autant que permettent encore d'en juger les traces de la pluie qui les a noircis et les oiseaux perchés sur leur front ou nichés dans leurs manches, sont L'Hôpital et Sully, Colbert et d'Aguesseau, figures monstrueuses dont le délabrement est une réparation que le temps a faite au goût. Or ces degrés qui ne conduisent à rien qu'à des escaliers obscurs, ces colonnes sans jour, ce portail sans entrée, ce luxe d'architecture qui ne sert qu'à échafauder les curieux lorsqu'il y a cortège ou feu d'artifice, tout cela est maintenant enclos de planches, barricade pacifique à l'usage des maçons. Car la Chambre n'est plus dans la Chambre; le lieu de ses séances est au pouvoir des ouvriers, de même que le jardin du logement royal. Car il y a toujours quelque chose à refaire dans le matériel de notre gouvernement; c'est presque comme dans nos lois. La scie et le marteau résonnent seuls dans cette enceinte où la voix des orateurs luttait contre le cri de la clôture. Un jour le contraste sera grand, les yeux seront singulièrement éblouis, il y aura bien des scandales parmi les prédicateurs de l'économie, quand, du modeste hangar où la législature se trouve remise, elle se verra conduite dans le temple qu'on lui prépare. Là partout le ciseau a fait merveilles; d'élégants festons voltigent sur tous les murs. La salle des séances,

entièrement revêtue de marbre, ne semble pouvoir inspirer que des idées riantes, des songes d'opulence et de prospérité. Je ne sais comment les mots grossiers de retranchement et de réduction pourraient se hasarder là. Pour Dieu! qu'on se hâte de voter la liste civile avant de s'installer dans un local si magnifique! qu'on remplisse bien vite le chiffre absent, sinon chacun de ces ornements, de ces pilastres, de ces chapiteaux nous coûterait un million de plus. Ce qu'Horace a dit des poètes, il faudrait le dire des budgets :

Mediocribus esse

Non Dî, non homines, non concessere columnæ¹.

La vérité pourtant, c'est que le projet de cette construction n'appartient pas au temps où elle s'exécute. Il date d'un autre règne, d'une autre monarchie, d'une autre charte, d'un autre état social, d'une autre position financière, autrement dit, il date de deux ans. Si ma mémoire ne me trompe pas, et il faut avoir la mémoire bonne pour retrouver un fait aussi loin à travers tous ceux qui encombrant la route du passé, la première pierre du nouvel édifice fut scellée, au mois d'octobre 1829, par les mains d'un ministre

¹ Je traduis au profit des contribuables : « Les dieux, les hommes et les colonnes ne leur ont pas permis d'être médiocres. »

de l'intérieur. Or, supposez qu'une longue suite d'années passe sur ce monument sans le détruire, qu'aucun caprice d'architecture ne démontre la nécessité de le rebâtir, qu'aucune fureur populaire ne vienne le renverser jusqu'en ses fondements, qu'il tombe de vieillesse au bout des siècles dont on lui a promis la durée, survivant à tous les événements, à toutes les révolutions dont il doit être le théâtre, ne sera-ce pas, pour ceux qui interrogeront ses ruines, une trouvaille curieuse, un grave sujet de méditations, que de découvrir, sous cette pierre qui alors sera la dernière, le nom de celui qui l'a posée, ministre pendant trois mois d'une monarchie qui n'avait plus que neuf mois à vivre? Non, je ne vois qu'une chose qui mérite davantage le sourire amer du philosophe; c'est le mot « à perpétuité » écrit dans une loi de proscription.

Tant il y a donc que, dans peu de temps, la Chambre des Députés aura une salle éclatante de blancheur, luisante et polie comme un miroir, sur les murs de laquelle nos jeunes élus pourront se regarder, où force sera de faire un peu de toilette, ce qui dérangera peut-être quelques habitudes. En attendant, elle séjourne encore dans ce fragile réduit que le dernier gouvernement avait élevé pour elle, citadelle de bois qui a battu en brèche le vieux bâtiment des Tui-

leries. C'est de là en effet qu'est partie, comme une fusée incendiaire, l'adresse des 221; c'est là qu'on a rédigé en articles, formulé en amendements, fondu en charte, la victoire populaire; là qu'on a fait un roi; là qu'on a défait une patrie. Du milieu de ces planches, faiblement revêtues de plâtre, qui paraissaient à peine assurées contre le vent, il s'est élevé des orages qui pouvaient ébranler le monde. Et cependant, elles sont encore debout et jointes entre elles. Vous les verrez, offrant au dehors l'image d'une serre chaude, adossées à cet autre palais, aujourd'hui désert, d'où la mort aussi semble avoir voulu effacer le nom de Bourbon.

C'est là qu'il vous faudra monter si vous voulez assister à la séance, en ayant soin de poser légèrement le pied sur le plancher élastique et sonore d'un corridor qui rappelle fort bien ceux du Vaudeville. Je suppose que vous vous êtes muni d'un billet, et que vous n'êtes pas tenté de chercher place dans ce qu'on appelle la tribune publique, réceptacle mesquin des spectateurs vulgaires, qu'on a rogné de tout côté au profit des privilèges, et où s'endort, dans un fauteuil de cuir, la surveillance d'un huissier. Il n'est pas que vous ne soyez ou ancien député, ou conseiller d'état, que vous n'ayez un ami dans le corps diplomatique, ou une connaissance dans la

maison du roi. En ce cas, vous serez bien placé, à votre aise, sans vous hâter beaucoup plus qu'un député menacé de l'appel nominal. Si tout cela vous manque, contentez-vous des billets pour les tribunes réservées qu'on distribue chaque jour aux membres de l'assemblée, ou qu'on vend le matin à la porte en se moquant du préfet de police. Mais alors dépêchez-vous, abrégez votre déjeuner. Car les pères, les frères, les cousins, les amis des orateurs sont là en force, et vous disputeront la première banquette. Ici je ne parle pas aux dames; elles ont leur place spéciale, aux deux angles de la salle, en face de l'assemblée, de manière à voir et à être vues. Les questeurs savent leur Ovide.

Maintenant vos regards se portent avidement sur ces banquettes de drap vert, devant lesquelles se dresse un petit pupitre. Comme il n'est pas deux heures encore, et que la séance est indiquée pour midi, vous les trouvez dégarnies, et vous avez le temps d'inventorier le mobilier de la salle. Le détail n'en est pas long. Un fauteuil et un bureau pour le président, un drapeau, deux pendules qui, sans doute par l'influence du local, ne vont jamais ensemble, douze chaises, quatre tabourets, et deux messagers. Ces derniers meubles méritent pourtant bien quelque attention. De mémoire d'assemblée dé-

libérante, on ne les a pas renouvelés. Je ne crois pas qu'ils fussent au Jeu de paume; mais ils ont reçu la poussière de l'Assemblée nationale, de l'Assemblée législative, de la Convention, des Cinq-Cents, du Corps législatif, de la Chambre des députés, de la Chambre des représentants, des cinq législatures qu'a essayées la Restauration, de celle qui l'a renversée, de la Chambre actuelle enfin : Dieu me fasse grâce si j'en oublie ! Il n'en a coûté qu'un léger changement de l'étoffe dont ils sont couverts. Naguère c'était du velours; aujourd'hui ce n'est plus que du drap, avec galon tricolore et franges dorées. Respect à ces vieux débris qui ont vu tant d'hommes et d'événements ! S'ils pouvaient parler, ce seraient de terribles témoins.

C'est le cas de vous occuper du président, puisque le voici depuis long-temps à sa place, attendant que l'assemblée se garnisse, et arrangeant, par ordre, les amendements entassés devant lui. Le président n'est pas un homme, un orateur, un député; c'est plus que tout cela, c'est le règlement incarné. Les conditions naturelles de l'emploi sont un sang-froid inaltérable, et une bonne poitrine. Il faut qu'il ne se laisse étourdir par aucun tumulte, échauffer par aucune passion. Il doit fournir sur-le-champ à

chaque cas son article, à chaque difficulté sa solution, à chaque témérité son frein; faire, empêcher, conduire, réprimer, et tout cela sans phrases, sans discussion. Car, sur un banc qu'il connaît bien, veille un censeur impitoyable, une espèce d'anti-président, qui ne lui passe rien, et qui, battu de vingt rappels à l'ordre, n'en est pas devenu plus traitable. Or, les moyens de répression qui appartiennent au président, sont au nombre de trois : le couteau d'ivoire, la sonnette, et le chapeau. Le couteau d'ivoire, qui meurtrit sans cesse le bureau, sert pour les petites occasions, quand le silence n'est troublé que par la conversation de trente ou quarante membres, ce qui est rare. La sonnette, ou, pour mieux dire, la cloche, joue un rôle plus important. Lorsqu'elle a retenti pendant cinq minutes, vous êtes presque sûr d'entendre la première interpellation qui doit renouveler le bruit; et la cloche alors de recommencer, jusqu'à ce que la fatigue des oreilles ait vaincu l'impétuosité des langues. Le chapeau est la ressource extrême, l'article 14 de la vieille charte, le coup d'état appliqué aux délibérations. Placé sur la tête du président, il annonce que l'ordre est tout-à-fait détruit, que la discussion est impossible, que la voix du règlement est étouffée; il s'élève comme un signe

de détresse, comme le sauve-qui-peut de la dignité et de la raison. Un jour, il s'est vu que le gouvernement représentatif tout entier fut arrêté dans son mouvement, faute d'un chapeau. On n'en trouvait pas sur le bureau, point par terre. Il n'y avait dans toute la salle qu'un bonnet de soie noire, encore prenait-il sa part de l'agitation. Enfin arriva du dehors le feutre sauveur. Malheureusement, le garçon de la chambre l'avait choisi trop large; il avait pensé qu'un président doit toujours avoir la tête forte.

A présent les députés sont en nombre. Vous les avez vus arriver un à un, deux à deux, en groupes, terminant leur entretien commencé ou entamant une conversation nouvelle, au pied de la tribune dont un orateur s'est déjà emparé, montant lentement à leurs sièges, donnant le bonjour à leurs amis, pourchassés en vain par la patrouille noire des huissiers, qui les invite à prendre leurs places. Quand ils seront tous assis, moins, une quarantaine de membres, qui ne se reposent jamais, qu'on voit incessamment monter, descendre, aller de l'un à l'autre, de la droite à la gauche, du centre aux extrémités, colportant le mot d'ordre, offrant partout des échantillons d'amendement, véritables mouches du coche parlementaire; quand ils seront tous

assis, vous ai-je dit, vous pourrez juger la physionomie de la chambre. D'abord, vous regretterez sans doute, comme moi, la suppression du costume. Le costume peut être une distinction au dehors; au dedans, il rétablit l'égalité. Il efface des disparités choquantes. Il dissimule des négligences ou des recherches de toilette, qui jurent et s'accusent entre elles. Sous l'habit uniforme, quelle qu'en soit la coupe, la couleur, l'ampleur, la broderie, se cachent et se confondent les défauts de la taille et les fantaisies de l'habillement. On n'est plus vieillard ou petit-maître, élégant ou rechigné; on est député, on est en scène, on joue son rôle.

Une chose qui a de l'importance, c'est de connaître l'âge moyen des membres qui composent l'assemblée, et, à ce propos, je vous dirai une anecdote du Palais, qui a toute la gravité requise pour notre sujet. Les magistrats étaient sur leurs bancs; l'avocat suait sang et eau pour se faire comprendre: tout à coup il voit le chef du tribunal compter l'une après l'autre chaque tête de juge, et dire avec résolution à son voisin: « Nous sommes en majorité. » L'avocat se croit jugé, et s'arrête. « Continuez, lui dit le président, on ne s'occupe pas de vous. » La chose était vraie; le débat avait pour objet le dénom-

brement des têtes poudrées qui se trouvaient à l'audience, et l'avantage était pour les cheveux à la Titus.

La même expérience faite sur les bancs de la Chambre vous montrera un abaissement notable dans l'âge des législateurs. Notez bien que je ne parle pas cette fois de la poudre; car c'est chose convenue que cette coiffure appartenait exclusivement, aussi bien que la goutte, à l'ancien côté droit, de même qu'au côté gauche les jambes fermes, les cheveux épais et les moustaches, comme vous le pouvez voir sur toutes les caricatures. Dès lors plus de côté droit proprement dit, plus de poudre; aussi n'en voit-on quelque reste qu'à la vieille opposition. Mais l'âge peut être indiqué par la nuance plus ou moins affaiblie des cheveux. Or, je le déclare, après avoir fait le dépouillement des masses avec toute l'attention scrupuleuse que peuvent avoir les quatre secrétaires se pressant à la tribune pour juger d'une seconde épreuve, j'ai trouvé qu'en mettant d'un côté les têtes chauves, les cheveux blancs, les perruques, les cheveux entièrement gris et ce qu'on peut reconnaître de faux toupets, les têtes qui portent une suffisante quantité de cheveux, avec leur couleur et leur racine, sont en majorité. D'où vous pouvez

conclure qu'il y a progrès vers la jeunesse, et tirer les conséquences que vous voudrez.

Après cela, ce n'est point moi qui vous dirai quelle dose de plaisir vous retirerez de la séance : cela dépend du sujet qu'on aura dû y traiter, et du hasard aussi quelque peu. Car il ne faut pas se fier tout-à-fait à l'ordre du jour, et refuser l'occasion d'une place dans les tribunes, parce que le bulletin annonce quelque discussion sans intérêt, comme une loi d'impôt ou de recrutement, un article qui dispose de nos enfants ou de nos écus. Le scandale a ses enfantements subits et capricieux, ainsi que ses avortements. Souvent, du sein de la délibération la plus languissante, il jaillit une interpellation qui réveille la moitié de l'assemblée, qui porte l'agitation dans tous les rangs, qui rappelle, comme le son du tambour, tous les députés épars dans la salle des conférences et dans les couloirs. Mais ces accidents ne peuvent pas se comparer aux émotions d'une séance indiquée à jour fixe, d'un cartel accepté d'avance, pour lequel tous les témoins sont convoqués. C'est alors qu'on est serré sur les bancs, qu'on s'entasse dans les tribunes. Si surtout le combat est de nature à n'avoir pas d'issue, si les résultats des opinions contraires, les convictions nées de la lutte, ne

peuvent pas se dénombrer dans un scrutin, il n'y a pas de raison pour qu'on en finisse, et il y en a beaucoup pour que cela dure. Car personne ne veut laisser le dernier à son adversaire; il faut bien que chacun écoule son discours, vide son sac de rancune et de reproches; et puis, les questions arrivent les unes sur les autres; les réparties amènent des explications; les épigrammes, des récriminations. Le fait personnel, avec sa susceptibilité et son intarissable apologie, vient se jeter à la traverse; il se multiplie, il pullule, s'élance de tous les bancs. C'est ce qu'on appelle le soir, au foyer de l'Opéra, une séance intéressante. Il y avait autrefois une journée consacrée aux épisodes, que les habitués appelaient le jour du sabbat : c'était le samedi, quand arrivait le rapport des pétitions; mais leur importance a bien diminué depuis que la Chambre a repris l'initiative des lois : le métier de pétitionnaire est un métier perdu; la concurrence des propositions l'a tué.

Là, comme partout ailleurs pourtant, il est besoin de quelque pratique pour comprendre les effets produits par certaines paroles, par certaines conventions de langage, qui vont directement à leur adresse, qui font crier aussitôt la partie blessée, ou caressent délicieusement une

prévention. Il y a des mots qui ont le pouvoir d'irriter, de soulever les passions; d'autres qui sont assurés de l'adhésion générale, qui excitent tout à coup le brouhaha de l'approbation; d'autres enfin qui provoquent infailliblement l'hilarité. Le grand art est de les jeter à propos, de les distribuer avec prudence, de préparer un reproche par une satisfaction, de livrer une proie aux opinions qu'on veut entraîner. Tant pis pour ceux qui font les frais de la précaution oratoire! D'ailleurs, il faut bien le dire, tous les discours qui partent de la tribune ne sont pas faits pour l'assemblée qui les écoute. Il en est qui montent tout droit à ces trois loges placées en face de l'orateur, où plusieurs écrivains sont courbés sur des pupitres. C'est là que bien des phrases sont lancées comme sur un tamis pour rebondir au loin; c'est là aussi que se fait la distribution de la renommée, qu'on obtient la faveur de ces parenthèses louangeuses qui interrompent agréablement le fil d'une harangue; enfin, c'est là qu'on prête un généreux secours aux éloquences qui trébuchent. Que de périodes boiteuses et imparfaites se retrouvent le lendemain, dans un journal ami, redressées et marchant d'un bon pied!

Mais voilà qu'il se fait tard. Les regards se

sont portés depuis long-temps sur une des pendules, et toujours sur celle qui avance. Les cris « A demain! » s'élèvent de plusieurs points de la salle. Ceux qui ont obtenu que la discussion continuerait sortent les premiers. Les ministres sont partis. Devant le pont Louis XVI sont rangées trois ou quatre voitures, attelées de maigres haridelles, avec de vieux laquais au chapeau bardé de galons d'or et portant la livrée de la Chambre. Après avoir promené tout le jour les femmes des secrétaires et les petits-enfants des questeurs, elles viennent chercher les maîtres que le scrutin leur a donnés pour six mois. Le reste des députés, à peu d'exceptions près, s'en va dîner à pied, qui dans sa famille, qui chez le président de la chambre, qui chez les ministres dont il regrette qu'on ait diminué le traitement, qui dans un bon hôtel, qui chez un modeste traiteur où son indépendance garde l'incognito. Heureux tous, quand les Tuileries ne sont pas encore fermées, ou quand la consigne n'est pas trop sauvage! J'ai vu un député se présenter à la grille, portant sous son bras le budget, j'entends le budget imprimé et broché en papier gris. Le garde national, effrayé de la grosseur du paquet, lui barrait le chemin avec obstination, et l'honorable membre allait être obligé de

tourner autour des fossés, si le caporal du poste, homme intelligent comme ils le sont tous, ne se fût empressé de crier à la sentinelle : « Laissez entrer monsieur ; le budget passe tous les jours. »

A. BAZIN.



CANDIDATS

ACADÉMIQUES ET POLITIQUES.



Aux douces heures de la soirée, où cessent les affaires des hommes, où commencent celles des femmes, heures destinées à ce loisir qui féconde les bonnes idées par la conversation, quatre amis intimes dissertaient entre eux, autour d'une table à thé, sur la morale, sur la politique, sur les belles-lettres et les beaux-arts. Rien de plus instructif, à mon avis, que ces libres discussions dans lesquelles l'esprit naturel éclate